

## LA RÉSIGNATION CHRÉTIENNE.

Que ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel !

(MATH., VI, 40.)

La volonté de Dieu, en tant qu'elle est relative à l'homme et à ses destinées, est de deux natures différentes ; et à cette double volonté de Dieu correspond pour nous un double devoir. Elle peut s'exprimer par des lois, des préceptes qui nous tracent la ligne de conduite que nous devons suivre : et alors l'accomplissement de cette volonté par l'homme s'appelle sanctification. Elle peut aussi s'exprimer par des événements extérieurs dans le cours de notre vie, et entre autres par des événements pénibles, des épreuves : alors l'obéissance à cette volonté prend le nom de résignation. Dans la pensée de Jésus-Christ, la troisième demande de la prière qu'il nous a laissée comprenait probablement cette double idée ; et en

effet, quand nous adressons à Dieu cette demande, nous avons en vue tantôt la sanctification, tantôt la résignation, suivant nos besoins du moment. Nous pourrions les réunir aussi dans cette méditation; mais, pour plus de simplicité, nous nous attacherons exclusivement aujourd'hui à un seul de ces points de vue différents, à la résignation. La demande de notre texte, comme toutes celles de l'oraison dominicale, nous prêche un devoir sous la forme d'une prière; et le devoir qu'elle nous prêche, c'est l'acceptation soumise, paisible, volontaire, des événements pénibles par lesquels se manifeste la volonté de Dieu à notre égard; c'est, en d'autres termes, la disposition à *vouloir en toutes choses ce que Dieu veut*.

On dit ordinairement que les trois premières demandes de la prière du Seigneur se rapportent à la gloire de Dieu, à ses intérêts si je puis m'exprimer ainsi, tandis que les trois dernières sont relatives à nos intérêts propres. Mais en y regardant de près, on trouvera peut-être que cette distinction n'est pas fondée, et qu'au fond c'est le bien de l'homme exclusivement que Jésus a en vue d'un bout à l'autre de cette courte et admirable prière. En effet, Dieu n'a pas besoin, pour être heureux, de notre obéissance et de nos hommages; et c'est en vue de notre propre bonheur qu'il nous engage à remplir ces devoirs. Lui demander que son nom soit sanctifié, c'est-à-dire honoré, c'est demander la première condition de prospé-

rité pour les familles et les nations. Demander que son règne vienne, c'est demander que la paix, le bonheur, le salut, se répandent sur la terre entière. Il en est de même de la prière qui va nous occuper aujourd'hui. La manière dont nous acceptons les dispensations de Dieu n'influe pas sur l'accomplissement de ses desseins, et n'importe en rien à sa félicité : mais elle importe beaucoup à notre propre bonheur. Avec nous ou malgré nous, sa volonté ne s'en accomplit pas moins jusque dans les moindres détails : mais, suivant que nous l'acceptons librement ou en nous révoltant contre elle, cette volonté devient pour nous un élément ou de bonheur ou de souffrance.

Il serait bien facile, mes frères, de vous montrer que nous ne pouvons être heureux qu'autant que notre volonté est conforme à celle de Dieu : qu'il est tout à la fois de notre devoir et de notre intérêt d'accepter volontairement ses dispensations à notre égard, même celles qui nous paraissent pénibles et douloureuses.

Je pourrais vous dire que, dans la supposition même où ces dispensations seraient réellement des maux, il serait de notre intérêt de les accepter volontairement, puisque Dieu étant tout-puissant, la résistance à sa volonté serait inutile; que cette volonté souveraine s'accomplit toujours inévitablement, soit dans ceux qui l'aiment, soit dans ceux qui la repoussent; soit dans le ciel, soit dans l'enfer; soit volontai-

rement comme par les anges, soit violemment comme par les démons ; qu'en nous révoltant contre l'épreuve, nous ne ferions qu'ajouter un nouvel élément de souffrance à celui qui est dans l'épreuve même, puisque la lutte, et surtout la lutte inutile, est par elle-même un état violent et pénible.

Je pourrais ajouter que ces dispensations pénibles de la providence à notre égard ne sont pas réellement des maux ; que Dieu nous aime, qu'il nous a prouvé son amour de mille manières, et que dans les épreuves qu'il nous envoie il n'a en vue que notre bonheur ; que nous reconnâtrons tôt ou tard que notre bien véritable et éternel était caché sous ces maux apparents et passagers, comme un fruit précieux sous une écorce amère.

Je pourrais vous dire encore que le bonheur n'est pas où on le cherche ordinairement, dans les circonstances extérieures, les richesses, les plaisirs, l'ambition satisfaite, la prospérité domestique : il est dans un certain état de notre cœur ; et cet état de notre cœur, qui est le bonheur, est la conformité de notre volonté avec celle de Dieu. Quand nous voulons ce que Dieu veut, nous sommes heureux, fût-ce au milieu des larmes et de la souffrance. Quand nous ne voulons pas ce que Dieu veut, nous sommes malheureux ; éussions-nous accumulé dans notre existence tous les plaisirs que l'homme peut goûter.

Je pourrais faire appel à votre expérience, et vous

demander si, en effet, l'épreuve n'a pas été souvent un bien réel pour votre âme; si elle n'a pas détaché votre cœur des faux trésors de ce monde, pour les tourner vers ceux que les vers et la rouille ne consomment point; si les souffrances de votre corps, ou des revers de fortune, ou la perte des objets de vos affections ne vous ont pas forcés à vous réfugier dans le sein de votre père céleste, et si dans cet asile vous n'avez pas trouvé un bonheur inconnu jusqu'alors, bonheur solide, profond, ineffable, dont un seul moment pèse plus dans la balance de la vérité que toutes les joies de la terre.

Mais, en vous disant toutes ces choses et autres semblables, je ne ferais que répéter ce qui vous a été dit mille fois; je m'attacherais inutilement à vous prouver ce dont vous êtes déjà convaincus. En théorie, il n'est personne dans cette assemblée qui doute que la 'soumission à la volonté divine soit à la fois notre intérêt et notre devoir; que nous ne pouvons être heureux qu'autant que nous voulons ce que Dieu veut.

Mais, si c'est un fait que vous ne songez pas à contester, que la résignation chrétienne est une chose bonne et désirable, il est un autre fait dont vous n'êtes pas également convaincus, quoiqu'il ne soit pas moins incontestable à nos yeux : c'est que vous n'avez pas cette résignation si désirable; c'est que vous ne voulez pas réellement ce que Dieu veut; c'est que vous

répétez des lèvres, bien plus que vous ne lui adressez du fond du cœur, la prière de notre texte : « que ta volonté soit faite sur la terre comme dans le ciel ! »

C'est de ce fait, triste mais utile à constater, que je voudrais vous convaincre aujourd'hui. Dans ce but, je viens examiner avec vous jusqu'où doit s'étendre la résignation chrétienne ; je viens vous signaler les diverses manières dont on peut manquer à ce devoir. Sans doute, j'aime à le penser, vous ne murmurez pas ouvertement et hautement contre les dispensations de la providence ; mais il est à craindre que vous ne vous souleviez contre elle d'une manière cachée, inaperçue, qui vous fait prendre le change à vous-mêmes sur vos véritables sentiments. A côté du murmure direct il y a bien des manières de ne pas vouloir ce que Dieu veut. Je voudrais vous révéler quelques-unes de ces ruses de notre cœur, par lesquelles il se révolte contre la volonté divine, tout en ayant l'air de l'accepter. Permettez-moi d'entrer à cet égard dans quelques détails essentiellement pratiques, simples et familiers. Vous chercheriez en vain dans ce qui va suivre des considérations neuves et frappantes : mais peut-être y trouverez-vous, si Dieu nous accorde son secours, quelques directions utiles pour votre vie chrétienne.

Et d'abord, ce n'est pas vouloir ce que Dieu veut

que de se résigner aux épreuves par la seule raison qu'on ne peut faire autrement. Vous n'êtes pas véritablement soumis à la volonté de Dieu, vous qui acceptez ses dispensations sans murmure, il est vrai, mais comme une nécessité dure et fatale; vous qui baissez la tête sous l'épreuve comme sous un joug que vous êtes forcés de subir. Une telle résignation est une vertu toute païenne, et Jésus n'avait pas besoin de venir au monde pour nous l'enseigner. Avant lui déjà les philosophes avaient dit que le sage doit accepter avec une impassibilité tranquille les arrêts inflexibles du destin. « Pourquoi ces inutiles regrets? » disait le stoïcien à son disciple dans le deuil. « Ton fils meurt? c'est un vase qui se brise dans ta maison..... tes larmes ne changeront pas le cours inévitable des destinées. » Jésus a détrôné cette divinité aveugle, ce tyran sans entrailles qui, sous le nom de la fatalité, ou du destin, ou du hasard, écrasait d'un joug de fer les malheureux mortels : il a mis à la place la volonté d'un tendre père, qui agit toujours d'une manière clairvoyante et sage, toujours en vue du bien de ses enfants. Il nous a révélé que toutes les dispensations de Dieu à notre égard, sans en excepter une seule, ont pour but de nous rendre heureux. Le vrai chrétien voit des biens réels, des sujets de bénir son Père dans ces dispensations douloureuses qu'il appelait autrefois des maux; non-seulement il accepte mais il aime la main qui le frappe; quand il pourrait changer à son

gré le cours des évènements, il ne le voudrait pas, tant il est profondément assuré que tout est pour son bien. Quand il pourrait d'un mot faire cesser cette maladie qui l'arrache à ses occupations et le retient sur un lit de douleur, il ne le voudrait pas. Quand il pourrait rappeler du tombeau le père, l'épouse, l'enfant qu'il pleure, il ne le voudrait pas. Le fait seul qu'il est affligé lui est une preuve que Dieu l'a voulu, et il sait que la volonté de Dieu est « bonne, agréable et parfaite. » Peut-être il n'aperçoit pas encore le bienfait caché sous l'épreuve; il ne recueille pas encore « le fruit paisible de la justice : » mais il attend sans trouble et sans incertitude le moment marqué par le Seigneur, et cette soumission confiante et abandonnée à la volonté de son Père contribue dès à présent à le rendre heureux. Voilà ce que c'est que vouloir ce que Dieu veut; voilà jusqu'où doit aller la résignation chrétienne; voilà ce qu'emporte la prière que nous lui adressons chaque jour : « Que ta volonté soit faite! »

Ce n'est pas non plus vouloir ce que Dieu veut que de chercher à oublier l'épreuve, à nous étourdir sur notre douleur, à nous distraire de la pensée de nous-mêmes, en nous livrant aux plaisirs ou aux occupations de ce monde. Il y a des hommes qui ne paraissent jamais plus joyeux que lorsqu'ils ont un grand chagrin dans le cœur. Ils ne craignent rien tant que de se trouver face à face avec leur douleur; ils vou-

draient se fuir eux-mêmes s'il était possible, et dans ce but, ils se jettent avec un aveugle empressement dans les plaisirs du monde; ils affectent un front souriant, une conversation bruyante et enjouée, une gaîté factice qui fait mal à voir. D'autres s'efforcent d'arriver au même résultat par l'assiduité du travail. Ils multiplient leurs occupations, alors qu'ils sont affligés; ils ont soin que chacun de leurs moments soit rempli d'une manière active, en sorte qu'il ne leur en reste pas pour penser à eux-mêmes ni à leur douleur. Il y a au fond de tout cela une secrète révolte contre les dispensations de la providence. Le but de Dieu n'est pas que nous oublions les afflictions et que nous ne les sentions pas; pour qu'elles portent leurs fruits, il est nécessaire que nous les sentions. « Toute affliction semble d'abord un sujet de tristesse et non pas de joie, » dit l'apôtre, « mais elle produit ensuite un fruit paisible de justice chez ceux qui ont été exercés par son moyen. » Quand Jésus eut perdu Lazare, il n'affecta pas une joie qui n'était pas dans son cœur, il ne s'arma point d'une insensibilité stoïque, mais il pleura sur le tombeau de son ami, nous laissant en cela comme en toutes choses un exemple à suivre. Chrétiens affligés, ne craignez donc pas de laisser couler vos larmes; ces larmes sont permises, elles sont bonnes, elles sont une semence de sanctification, et c'est par elles que l'épreuve doit porter ses fruits. Loin de chercher à bannir violem-

ment la souffrance de votre cœur, craignez plutôt, craignez de la laisser échapper; craignez de perdre le fruit de votre affliction; c'est une grande perte que la perte d'une affliction! Chaque épreuve que Dieu nous envoie renferme un trésor caché dans son sein; pour trouver ce trésor, il ne faut pas repousser l'épreuve comme une étrangère importune; il faut faire connaissance avec elle; il faut l'accepter sans réserve, il faut la savourer, si je puis m'exprimer ainsi; il faut boire jusqu'à la dernière goutte la coupe, douce et amère tout à la fois, qu'elle nous présente. Au lieu de chercher à vous étourdir, à dissiper vos impressions dans les bruits du monde, renfermez-les en vous-mêmes, conservez-les précieusement dans votre cœur; qu'elles soient l'objet d'un commerce intime et paisible entre vous et votre père qui est aux cieux. Il vous afflige, c'est qu'il veut que vous laissiez pour un temps les préoccupations de ce monde et de cette vie; il veut que vous vous teniez comme Marie aux pieds de votre sauveur, recueillant ses instructions, écoutant cette voix douce et sainte, qui ne s'entend jamais mieux que dans l'atmosphère silencieuse de l'affliction!

Toutefois, mes frères, prenons-y garde, pour éviter un abus n'allons pas tomber dans un abus contraire. Il ne faut pas nous laisser tellement préoccuper par l'épreuve qu'elle nous empêche de prendre intérêt

aux choses de cette vie , et d'y prendre même une part active. Trop souvent on voit des chrétiens , lorsque Dieu les a frappés au cœur d'une de ces plaies profondes qui ne se ferment plus de ce côté-ci du tombeau , se laisser vaincre et briser entièrement par la douleur. La vie et la société leur deviennent à charge ; ils se retirent non-seulement des plaisirs du monde , mais de ses devoirs ; ils se renferment en eux-mêmes ; ils ne savent plus s'employer d'une manière active , ni pour le service du Seigneur , ni pour le bien de leurs frères ; ils ne veulent plus prendre intérêt à ce qui se passe autour d'eux ; ils vivent d'une vie stérile , isolée , égoïste ; ils n'ont plus de force que pour souffrir , et de larmes que pour leurs propres souffrances. Ce n'est pas là non plus vouloir ce que Dieu veut ; c'est là encore une secrète manière de se révolter contre la volonté divine. Aussi longtemps que Dieu nous laisse dans ce monde , nous avons des devoirs à y remplir , et il veut que nous nous acquittions de ces devoirs avec activité , avec intérêt et même avec joie , suivant cette parole profonde d'un apôtre : « soyez toujours joyeux. » Il veut aussi que nous prenions part à ce qui intéresse nos frères , que nous vivions avec eux , que nous sachions oublier nos propres souffrances pour sympathiser non-seulement à leurs peines , mais même à leurs joies , suivant cette autre parole du même apôtre : « soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie , et pleurez

avec ceux qui pleurent. » Nous aurions bien mal compris le but de Dieu dans l'affliction, si elle portait en nous des fruits d'inaction et d'égoïsme. Ici encore, voyez Jésus : au milieu de ses propres souffrances, il est constamment préoccupé des intérêts des autres; lorsque les satellites du Sanhédrin viennent l'arrêter et le charger de chaînes, il s'occupe de guérir la blessure de l'un d'eux et d'assurer l'évasion de ses disciples; jusque dans les tortures de la croix il s'oublie lui-même, pour intercéder en faveur de ses bourreaux, pour pleurer sur les filles de Jérusalem, pour préparer un asile à sa mère dans la maison du disciple qu'il aimait. Mes frères affligés, ne vous laissez donc pas abattre outre-mesure par votre douleur. Pleurez, mais non pas comme étant sans espérance, non pas comme n'ayant plus rien à faire dans ce monde, non pas comme si vous étiez seuls sur la terre. Que même au travers de vos larmes on aperçoive le céleste sourire du racheté, qui attend une délivrance prochaine et éternelle. « Relevez vos mains qui sont affaiblies et vos genoux qui sont tremblants. » Que l'affliction, en vous rapprochant de celui qui est charité, porte en vous des fruits de charité et de zèle. « Soyez fermes, inébranlables, travaillant de mieux en mieux à l'œuvre du Seigneur, assurés que votre travail ne sera pas sans fruit auprès du Seigneur ! »

Ce n'est pas non plus être soumis à la volonté

divine que de faire un choix entre les épreuves , pour accepter celles-ci et rejeter celles-là ; d'être résigné dans telle affliction et de murmurer sous telle autre ; de supporter sans murmure les grandes épreuves et de se révolter contre les petites. Ce n'est là que la moitié de la résignation chrétienne, et peut-être la moitié la moins difficile. Oui, nous croyons réellement qu'il est plus facile et plus ordinaire de supporter chrétiennement les grandes afflictions que les petits contre-temps de la vie. Dans ces épreuves capitales, qui remuent notre cœur jusqu'au fond et changent entièrement l'aspect de notre vie, on aperçoit trop immédiatement la main de Dieu pour ne pas plier sous elle ; on sent trop que le murmure et la révolte seraient inutiles ; on trouve qu'il vaut la peine alors de faire effort sur soi-même, de se résigner, de prier, de chercher auprès de Dieu la consolation et la force dont on a tant besoin. Mais il en est différemment de ces petits contre-temps, qui compensent par leur multiplicité ce qui leur manque en profondeur : ces accidents, ces mécomptes, ces froissements d'amour-propre, ces pertes peu importantes, ces circonstances imprévues qui dérangent nos projets : tribulations au petit pied qu'il serait impossible d'énumérer, et qui, sous mille formes et sous mille noms différents, sèment journallement d'épines le sentier de notre vie. Ici nous ne savons plus reconnaître et adorer avec soumission la main de Dieu ; nous dédaignons de

regarder si haut, d'aller chercher si loin la résignation, et nous nous laissons aller sans scrupule au mécontentement et au murmure. Il est facile de voir qu'il y a là encore une véritable révolte contre la volonté divine. C'est Dieu qui dirige les petites choses comme les grandes, qui nous envoie les contre-temps aussi bien que les afflictions ; et dans les unes comme dans les autres, il a en vue des résultats importants et éternels. D'ailleurs, cette distinction que nous établissons entre les petits et les grands événements n'existe que pour notre vue faible et bornée : aux yeux de celui qui a créé les mondes il n'y a rien de grand, rien de petit. Il compte les cheveux de notre tête aussi bien que les années de notre vie ; la volonté souveraine qui rappelle ceux que nous aimons est la même qui permet que le passereau tombe en terre, qui fait surgir un obstacle imprévu devant notre projet favori, ou qui ordonne qu'un meuble de prédilection se brise dans notre maison. Dans les petites épreuves comme dans les grandes, il poursuit toujours un seul et même but : notre sanctification et notre salut. Chacun de ces mécomptes que nous méprisons peut-être, auxquels nous ne daignons pas attribuer une valeur morale, nous arrive chargé d'un message de la part du Roi des rois : heureux si nous savons écouter et mettre à profit ce message de grâce et d'amour ; malheureux si nous le méconnaissons. Heureux ceux qui savent apercevoir en toutes choses

la main de leur père céleste, tout recevoir comme de sa part, toujours le prier, toujours le bénir, et tirer de toutes choses des fruits de sanctification et de vie !

Enfin, ce n'est pas être soumis à la volonté divine que de nous arrêter aux causes secondes pour les accuser des épreuves qui nous surviennent, au lieu de remonter à Dieu pour reconnaître sa main et l'adorer.

Que de fois, mes frères, quand vous êtes dans le malheur, vous repassez avec amertume dans votre esprit la chaîne des causes et des effets qui ont paru amener ce malheur, et vous vous révoltez contre ces événements secondaires, comme s'ils étaient la véritable origine de votre souffrance. Vous avez perdu une personne qui vous était chère, et vous rejetez cette perte sur le médecin que vous avez appelé, sur le remède dont vous avez fait usage. Vous avez éprouvé des revers de fortune, et vous accusez telle spéculation malheureuse, telle combinaison fatale des circonstances, comme étant la cause de votre ruine. Ces pensées amères bannissent la paix de votre cœur, elles y restent attachées comme un ver qui le ronge, comme une pointe qui le déchire. Mais si ces pensées sont amères, c'est qu'elles sont coupables; c'est que vous raisonnez en païen, c'est que vous quittez le joug facile du Dieu de l'évangile, pour rentrer sous le joug cruel de la divinité du hasard. Vous oubliez

que c'est Dieu, ce Dieu que vous appelez votre père, qui a voulu et amené cette combinaison de circonstances que vous accusez de votre malheur. C'est Dieu qui a permis que vous fissiez usage de ce remède qui n'a pu sauver une vie qui vous était chère ; il voulait vous retirer cet objet de vos affections, et s'il n'eût pas employé ce moyen-là, il eût amené le même résultat d'une autre manière. C'est Dieu qui a voulu que vous perdissiez votre fortune, et la circonstance fatale que vous accusez a été voulue, préparée, amenée par lui. Les choses ne pouvaient pas arriver autrement qu'elles n'ont eu lieu : car rien n'arrive sans la volonté divine, et cette volonté est immuable. Accuser les causes secondes, c'est accuser Dieu lui-même. Elevez-vous plus haut, chrétiens ; comprenez mieux votre privilège de pouvoir tout rapporter à la volonté d'un tendre père ; voyez au-dessus de tous les événements, petits ou grands, heureux ou malheureux, la main du Dieu qui les prévoit, les prépare et les accomplit, dans les vues de sa sagesse éternelle, et de son amour qui ne change point. Alors vos regrets n'auront rien de cuisant, vos larmes seront sans amertume, et vous goûterez dans l'épreuve une paix divine. Ce n'est pas, vous le comprenez, que je veuille ici vous prêcher un fatalisme insouciant et inactif ; ce n'est pas que je veuille vous détourner de faire usage des moyens qui vous sont offerts pour prévenir les malheurs qui vous menacent. Tant que l'épreuve est encore à venir

et incertaine , non-seulement il vous est permis, il est de votre devoir de tout mettre en œuvre pour la conjurer ; alors priez , agissez , employez tous les moyens humains, comme s'ils avaient par eux-mêmes la toute-puissance de guérir et de sauver. Mais une fois l'évènement accompli , une fois que le coup est frappé et qu'il n'y a plus de remède , la volonté de Dieu s'est déclarée ; alors il ne vous reste qu'à baisser la tête sous cette volonté, à ne rien regretter, et à dire avec Jésus-Christ : non pas ce que je veux, Seigneur, mais ce que tu veux !

Voilà , mes chers frères , quelques-unes des manières dont on peut manquer au devoir prescrit dans notre texte, sans murmurer ouvertement contre la providence. Ce rapide examen aura suffi sans doute pour vous convaincre que la résignation chrétienne , pratiquée dans toute son étendue , n'est ni une chose facile , ni une chose commune ; et que tous , et bien souvent, nous manquons à ce devoir. J'avais donc raison de dire en commençant que vous n'êtes pas véritablement résignés dans les épreuves , que vous ne voulez pas sincèrement ce que Dieu veut. Mais ce n'est pas assez d'avoir constaté le mal , il faut en chercher le remède ; et pour le trouver, il faut remonter à la source du mal.

La véritable cause du manque de résignation nous paraît être dans une secrète incrédulité, dans un reste

de paganisme qui vit au fond de nos cœurs. La résignation chrétienne, en effet, repose immédiatement sur la foi ; et cette foi qui est la base de la résignation se compose de deux éléments : d'un côté la conviction que Dieu dirige toutes choses, de l'autre la conviction qu'il a toujours en vue notre bien. Si vous étiez bien persuadés tout à la fois que rien n'arrive sans la volonté de Dieu, et qu'il ne peut vouloir que votre bonheur, évidemment vous ne pourriez pas ne pas accepter tous les événements avec une soumission paisible, et en bénissant la main qui les dispense. Si donc vous manquez de cette soumission, c'est que vous manquez de l'une ou de l'autre de ces deux convictions ; c'est que vous n'êtes pas persuadés, ou que Dieu dirige toutes choses, ou qu'il veut votre bonheur : vous doutez de sa providence, ou vous doutez de son amour. C'est surtout dans cette seconde espèce d'incrédulité que nous paraît être l'origine du mal que nous déplorons. Vous croyez tous, au moins en théorie, à la providence de Dieu ; et si en pratique vous agissez souvent comme si vous n'y croyiez pas, c'est que vous n'êtes pas assez convaincus de son infinie bonté. Vous ne doutez pas de la toute-science de Dieu, de sa puissance infinie, de la part qu'il prend au gouvernement du monde ; mais vous doutez que dans tel événement pénible il ait eu en vue votre bonheur ; et vous en doutez, parce que vous n'êtes pas assez convaincus de l'amour sans bornes dont vous

nieux des supplices, et tout cela pour vous, tout cela pour que vous pécheurs, vous indifférents à votre salut, vous éloignés du ciel et ennemis de Dieu, vous pussiez être éternellement et parfaitement heureux, — si je pouvais vous affirmer de telles choses, alors il ne vous serait plus possible de douter de la bonté de Dieu, de son amour à votre égard; alors vous seriez bien forcés de conclure que, s'il permet les épreuves de cette vie, c'est qu'elles sont nécessaires à votre bonheur éternel; alors vous diriez: « en livrant pour moi son fils à la mort, Dieu m'a donné la preuve d'amour la plus forte possible: dès-lors, tout ce qu'il ordonnera ou permettra désormais à mon égard, ne pourra être permis ou ordonné que dans des vues d'amour: sans quoi il y aurait contradiction entre son œuvre passée et sa conduite future. S'il ordonne que je sois heureux dans ce monde, ce sera par amour et pour mon bien; si au contraire il permet que j'y sois éprouvé, ce sera encore par amour et pour mon bien. »

Eh bien! c'est de cette manière-là que la bible nous prouve la bonté de Dieu; c'est sur cette base inébranlable qu'elle fonde la résignation chrétienne. « Nous nous glorifions même dans les afflictions, » s'écrie saint Paul, « car nous savons que toutes choses concourent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu. Car si Dieu n'a pas épargné son propre fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous donnerait-il pas toutes choses avec lui? »

Voulez-vous donc, mes bien-aimés frères, donner à votre résignation une base solide? appuyez-la sur la foi en Jésus-Christ crucifié. Approchez-vous en esprit de la croix du Calvaire, mettez-vous à genoux au pied de cette croix, arrêtez votre vue sur la sainte victime que vos péchés y ont attachée, placez-vous sous l'aspersion de ce sang « qui prononce de meilleures choses que celui d'Abel, » laissez-vous arroser, laissez-vous couvrir tout entiers de ce bienheureux sang, pénétrez-vous de l'amour immense dont il est la prédication éloquente, — et dites-vous que celui qui vous afflige, c'est celui qui vous a aimés d'un tel amour; que celui qui fait couler vos larmes, c'est celui-là même qui a versé pour vous tout son sang : alors il ne vous sera plus possible de douter que, s'il vous afflige, c'est encore par amour et pour votre bien; alors la résignation vous deviendra facile, naturelle, nécessaire; alors vous serez heureux de vous abandonner sans réserve, sans examen, les yeux fermés, à sa direction paternelle; et vous pourrez dire, non plus des lèvres seulement, mais du fond du cœur : « que ta volonté soit faite, ô mon Père, sur la terre comme dans le ciel! »

C'est ainsi que nous te rencontrons toujours sur notre chemin, bien-aimée croix de mon sauveur, quel que soit le sujet qui se présente à notre méditation! Quelle que soit la route que nous suivions, quelle que soit la mer sur laquelle nous voguions,

toujours tu apparais à notre horizon, comme le phare lumineux qui nous dirige vers le port de la vérité et du salut ! La Bible entière est pleine de toi, les besoins de notre cœur nous ramènent constamment à toi, tu remplis pour nous la terre et le ciel ! Ah ! qu'à jamais il en soit ainsi ! Qu'à jamais, crois de mon sauveur ! tu sois le tout de notre cœur, et de notre vie, et de notre théologie, et de notre prédication ; que nous passions notre vie à genoux devant toi ; que nous conduisions par le chemin qui mène à toi le troupeau confié à nos soins ; et que jusque dans l'éternité nous ne voulions savoir qu'une seule chose, Christ et Christ crucifié ! Amen.

Janvier 1839.

---